



UNIQUEMENT EN FRANCE METROPOLITAINE, EN BELGIQUE ET AU LUXEMBOURG

M LE MAGAZINE

L'ART DE LA TABLE, À LA SAUCE MODERNE

LA NOUVELLE RECETTE DES LIVRES DE CUISINE

# Le Monde WEEK-END

SAMEDI 11 DÉCEMBRE 2021 - 77<sup>e</sup> ANNÉE - N°23927 - 4,70 € - FRANCE METROPOLITAINE - WWW.LEMONDE.FR

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

## Macron se pose en chef de file des pro-européens

► Lors d'une conférence de presse sur la future présidence française de l'Union, le chef de l'Etat a décliné ses priorités

► Emmanuel Macron veut placer la réforme de l'espace Schengen et l'Europe de la défense au centre des débats durant son mandat

► Il a appelé à « repenser le cadre budgétaire » issu de Maastricht, dénonçant des « décennies de guerre civile budgétaire et financière »

► S'il a écarté les sujets sur la présidentielle, il a réaffirmé son ancrage européen face à ses adversaires

**M** ÉDITORIAL  
UN EXERCICE ACROBATIQUE EN PÉRIODE DE CAMPAGNE  
PAGE 41

### La Chine à l'OMC Quand l'Occident croyait convertir Pékin

L'adhésion de la Chine à l'OMC en 2001 s'accompagnait d'illusions sur la victoire du modèle libéral  
PAGES 24-25

### Bosnie L'incrédulité face au spectre de la guerre

Les déclarations de l'homme fort des Serbes, qui veut quitter des institutions du pays, inquiètent  
PAGE 6

### BRUNO LATOUR « L'ÉCOLOGIE, C'EST LA NOUVELLE LUTTE DES CLASSES »

► Le sociologue repense la notion de conflit social, pour remédier à l'impuissance politique face au réchauffement climatique

► Contre les discours de moralisation sur l'environnement, il cosigne un « mémo sur la nouvelle classe écologique »

PAGES 38-40



YANN LEGENDRE

### Covid-19 Le dilemme du rappel, entre Pfizer et Moderna

Les autorités doivent convaincre de l'équivalence des vaccins, alors que Moderna attire moins  
PAGE 10

### Présidentielle Primaire: jeu de dupes entre Jadot et Hidalgo

La proposition de la candidate du PS a été rejetée par l'écologiste mais elle agite les deux camps  
PAGE 12

### Société L'errance des migrants rejetés hors de Paris

Un an après le démantèlement des principaux camps de la capitale, les squats se sont multipliés en banlieue, avec 177 bâtiments occupés en 2021  
PAGE 16-17

### Education A Pessac, débats entre lycéens sur la laïcité

Un lycée professionnel girondin a organisé jeudi des ateliers en hommage à Samuel Paty, l'occasion de comprendre les interrogations des élèves  
PAGE 18

### NOUVELLE-CALÉDONIE UNE DRÔLE DE FIN DE CAMPAGNE



A Nouméa, le 8 décembre. CLOTHILDE RICHALET POUR « LE MONDE »

LA NOUVELLE-CALÉDONIE s'apprête à voter une nouvelle fois ce dimanche 12 décembre, lors du troisième référendum sur l'accession à la pleine souveraineté. Il s'agit là du dernier acte du processus ouvert par l'accord de Nouméa, en 1998. Une curieuse fin de séquence, qui a vu les indépendantistes, en raison de la crise sanitaire, appeler au boycottage d'un scrutin qu'ils avaient eux-

mêmes demandé et les loyalistes mener campagne sans adversaire. Ces derniers craignent désormais une démobilitation de leur propre camp, les habitants considérant que le résultat est joué d'avance. Pour les indépendantistes, il faudra gérer, à l'issue du scrutin, les oppositions en interne à une stratégie qui n'a pas toujours été bien comprise.  
PAGES 14-15

### Audiovisuel Un accord avec les plates-formes pour financer la création

PAGE 22

### Horizons Sur leurs terres d'adoption, les enfants réclament des explications

PAGES 30-31

### Donbass Un centre d'art transformé en enfer carcéral

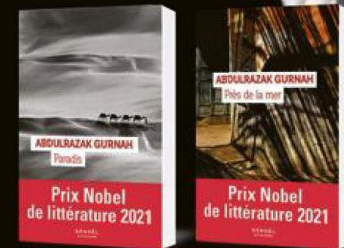
PAGE 7

### Musique La sélection des coffrets pour les fêtes de fin d'année

PAGES 32-33

### ABDULRAZAK GURNAH

### Prix Nobel de littérature 2021



DENOËL

Algérie 220 DA, Allemagne 3,80 €, Andorre 3,80 €, Autriche 3,80 €, Belgique 4,00 €, Canada 5,80 \$ Can, Chypre 3,20 €, Danemark 36 KRÖ, Espagne 3,60 €, Gabon 2 400 F CFA, Grande-Bretagne 3,20 £, Grèce 3,50 €, Guadeloupe-Martinique 3,30 €, Hongrie 1 460 HUF, Italie 3,50 €, Luxembourg 4,30 €, Malte 3,20 €, Maroc 23 DH, Pays-Bas 4,00 €, Portugal cont. 3,50 €, La Réunion 3,30 €, Sénégal 2 400 F CFA, Suisse 4,50 CHF, TOM Avion 500 XPF, Tunisie 4,50 DT, Afrique CFA autres 2 400 F CFA



# Bruno Latour

## « L'écologie, c'est la nouvelle lutte des classes »

Afin de remédier à l'impuissance politique face au réchauffement climatique et de remobiliser une écologie qui oscille souvent entre la moralisation et l'ennui, le philosophe et sociologue repense la notion de conflit social. Il évoque, à quelques semaines de la sortie d'un « Mémo sur la nouvelle classe écologique », qu'il cosigne

### ENTRETIEN

**S**ociologue et anthropologue des sciences et des techniques, Bruno Latour est professeur émérite associé au médialab et à l'École des arts politiques de Science Po. Il est également l'un des philosophes français les plus lus, écoutés et traduits dans le monde. Sa pensée du « nouveau régime climatique », notamment développée dans *Face à Gaïa* (2015), influence toute une nouvelle génération d'intellectuels, d'artistes et d'activistes soucieux de remédier au désastre écologique.

Le 6 janvier, avec le sociologue danois Nikolaj Schultz, il publiera, aux éditions de La Découverte, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*. En avant-première, il aborde pour *Le Monde* les raisons et les ressorts des conflits géosociaux qui se déroulent aujourd'hui, et explique comment une « nouvelle classe écologique » pourrait gagner la bataille des idées.

**Les rapports des scientifiques sur le réchauffement climatique sont de plus en plus alarmants, et les contemporains font désormais l'expérience intime de la destruction de la biosphère. Et pourtant, aucune décision significative n'est prise pour faire face à cette catastrophe parfaitement documentée. Comment expliquer l'énigme de cette inaction ? Et pourquoi faut-il, selon vous, déclarer un état de guerre généralisé ?**

En même temps, tout le monde est sur le qui-vive sur ces questions. C'est juste que l'on ne sait pas contre qui se battre. Je reconnais que « guerre » est un mot dangereux,

mais parler d'état de guerre, c'est pour sortir de l'état de fausse paix, comme si l'on pouvait faire la « transition » vers une société décarbonée sans tracer de lignes de conflit. Mais le problème, évidemment, c'est que la définition des camps et des fronts de lutte n'est pas facile.

Regardez les batailles sur la vaccination contre le Covid-19, qui est un cas finalement simple si vous le comparez aux batailles qu'il faudra mener pour aborder le moindre changement dans les modes de vie. A Paris, on ne peut même pas empêcher les cafés de chauffer l'air ambiant sans une révolte des bistrotiens et des fumeurs !

**Quels sont les nouveaux conflits de classes qui se dessinent aujourd'hui ? Et en quoi sont-ils géosociaux ?**

« Géosocial » est là pour dire qu'il va falloir rajouter à toutes les définitions disons classiques des oppositions de classes, l'ancrage dans le territoire et dans les conditions matérielles de vie ou même de survie. Territoire, attention, je ne le prends pas comme un lieu, mais comme la liste de tout ce qui vous permet de subsister. Ce n'est pas géographique mais, si vous voulez, éthologique. C'est une façon d'obliger à rematérialiser l'analyse des classes et donc d'aviver la compréhension des inégalités. C'est la leçon que je tire des « gilets jaunes » : la voiture, les ronds-points, l'essence, la mobilité, l'habitation ancrent des conflits et obligent à étendre ce qu'on appelle les « inégalités matérielles ».

**Pourquoi, selon vous, est-il difficile de réutiliser la notion marxiste de « lutte des classes », et faut-il lui préférer celle de « lutte des classements », ou ce nouveau conflit doit reposer sur une**

**approche aussi matérialiste que l'ancienne, écrivez-vous... ? Et qu'est ce nouveau matérialisme écologique ?**

L'argument que nous faisons avec Nikolaj Schultz après bien d'autres, c'est qu'il y avait dans les anciennes traditions marxistes un accord de fond avec les traditions libérales sur le développement des forces productives qui allaient permettre de résoudre, ensuite, la question de la distribution juste ou non des fruits de ce progrès. Ce compromis historique a échoué parce que le système de production détruit ses propres conditions de développement. C'est l'un des nombreux avatars de la dialectique ! Elle devait accoucher du communisme, elle accouche d'un monde, au sens propre, invivable. Sur ce diagnostic, beaucoup sont d'accord. Ensuite, la question est de savoir quelle conséquence on en tire ?

Nous, nous disons que la question de la production est encastrée dorénavant dans une autre : celle des conditions d'habitabilité de la planète. Ce nouvel horizon oblige à distribuer tout autrement l'échelle des valeurs. C'est un renforcement, un accroissement du matérialisme historique, mais qui oblige à prendre en compte ce que les sciences du système Terre nous apprennent en plus des sciences sociales. Le climat est juste l'un des exemples de ces nouveaux objets. On pourrait dire en effet que c'est « un matérialisme écologique ». Ainsi l'écologie, c'est la nouvelle lutte des classes.

**Pourquoi est-il si important de définir une « nouvelle classe écologique » et de lui donner de la fierté, doublée d'une culture équivalente à celle que les libéraux et les socialistes ont forgée aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ?**

« Fierté », oui, cela paraît bizarre. C'est un terme que j'ai pris au sociologue Norbert Elias (1897-1990) quand il parle de l'ascension de la bourgeoisie. Cela veut dire que l'écologie n'est pas un sujet en plus des autres – les problèmes dits « économiques » ou « sociaux ». Mais que, comme en leur temps la bourgeoisie ou la classe ouvrière, elle aspire à saisir toute l'histoire et à embrasser l'ensemble de ce qui fait le collectif humain. Les libéraux et ensuite les socialistes

ne parlaient pas au nom d'un sujet particulier, mais de toute la civilisation, de l'avènement d'une autre société, de la culture, etc.

Or « écologie » est encore associé à des « trucs verts ». Avec Schultz, nous cherchons un aiguillon qui pousse les écologistes à ne pas être modestes ! De toute façon, les classes dirigeantes ont échoué à basculer de la production à l'habitabilité. Il faut donc prendre leur relais, mais avec le même niveau d'ambition. Bon, c'est une fiction mobilisatrice, évidemment, on est loin du compte ! Mais la fierté en politique, c'est important.

**Quel est le sens de l'histoire dans lequel s'inscrit la nouvelle classe écologique ?**

Ce qui est passionnant, c'est que le fameux « sens de l'histoire », qui était supposé emporter toute la planète vers la modernité globalisée, est d'une part à sens unique, et, d'autre part, étonnamment vague sur le but à atteindre. C'est quoi le pays de la modernisation ? Il est où ? Il y fait quelle température ? On y mange quoi ? On y vit de quoi ? La classe écologique ne prend pas la suite de ce projet bizarre. Un, parce qu'il n'y a pas un seul sens de l'histoire, on redécouvre la multiplicité des possibilités de « vivre bien », et, deux, parce qu'elle est enfin capable de définir concrètement le « pays » au sens littéral, le territoire, la planète, ce que nous appelons avec nos amis géochimistes la « zone critique » dans les limites desquelles il va falloir parvenir à habiter collectivement. C'est un sacré choc, d'accord, mais enfin on ne rêve plus vaguement à un monde utopique.

**Pourquoi les élites libérales, que le président Emmanuel Macron incarne en France, ont-elles non seulement failli mais également, selon vous, « trahi » ?**

Pour cette même raison qu'elles n'ont à aucun moment été capables de revenir sur l'utopie d'un monde modernisé. Elles croient toujours à l'idée d'une planète modernisée à l'ancienne. Elles attendent la « Réprise », qui est devenue une sorte d'invocation du dieu Progrès.

Ne pas avoir mesuré, pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle mais surtout depuis les années 1980, l'importance du charbon, du pétrole et du gaz dans la définition de l'économie, c'est



YANN LEGRAND

**« LES CLASSES DIRIGEANTES ONT ÉCHOUÉ À BASCULER DE LA PRODUCTION À L'HABITABILITÉ. IL FAUT DONC PRENDRE LEUR RELAIS, MAIS AVEC LE MÊME NIVEAU D'AMBITION »**





« LA QUESTION POLITIQUE, C'EST DE DISCERNER QUELLE COMPOSITION DE VIVANTS EST VIVABLE, ENCORE UNE FOIS AU SENS PROPRE, ET LAQUELLE EST INVIVABLE »

bien quand même ce qu'on peut appeler une trahison, ou, si vous voulez, une désertion. Pas étonnant que les autres classes se sentent trahies. Personne ne leur a dit clairement : « Vous savez, on ne va pas se moderniser comme avant. » Et pourtant on leur avait promis le développement infini. C'est ce qui les faisait patienter !

**Vous n'êtes cependant pas favorable à la décroissance, mais à la prospérité. Quelle est la différence ?**

C'est un cas typique où une idée juste est annulée par le manque de soin dans le choix des mots – et des affects qui leur sont associés. « Croître », mais c'est un mot magnifique, c'est le terme même de tout ce qui est engendré, c'est le sens de la vie même ! Rien ne me fera associer « décroissance » avec un quelconque progrès dans la qualité de vie. Je comprends ce que veulent dire tous ces gens formidables qui s'emparent du terme, mais je crois que viser la « prospérité » est quand même préférable. Or prospérer, c'est justement ce que l'obsession pour la production destructrice rend impossible pour la plupart des gens.

**Comment la nouvelle classe écologique peut-elle gagner la bataille culturelle ?**

Justement en s'intéressant un peu au choix des mots ! Regardez comme les libéraux ont été malins en inventant l'idée d'un individu libre et calculateur qui maximise son profit personnel. Est-ce que ce n'est pas enthousiasmant ? Ou comment les néofascistes prétendent définir une nation par ceux qu'ils excluent des frontières ? Ça capte des énergies puissantes. L'écologie ennuie, ou prêche. Elle est imbriquée de moralisme. Elle n'enthousiasme pas assez. Elle ne mobilise pas. C'est pourquoi on la dit « punitive ». Mais ce n'est pas inductible. Il faut travailler les affects. C'est un énorme travail, mais c'est ce que les libéraux et les socialistes ont su faire en leur temps.

**Votre mémorandum s'adresse aux « membres des partis écologiques » et à « leurs électeurs présents et à venir ». Les partis ne forment-ils plus leurs adhérents, sympathisants et militants ?**

J'ai eu envie d'écrire ce mémo quand je me suis aperçu que Les Verts n'avaient pas dans chaque ville d'école du parti, comme c'était le cas, par exemple, même dans les micro-partis trotskistes. Si vous faites la liste des points à discuter que nous passons en revue dans le mémo, vous vous demandez bien comment on forme les militants et les cadres. Comment gagner la lutte idéologique sans ce genre d'efforts ?

**Cette condition écologique ne doit-elle pas aussi s'étudier et se structurer dans les écoles, les lieux de recherche et les universités ? Car il n'existe toujours pas d'école des hautes études écologiques...**

Je ne suis pas sûr que ce serait une bonne idée ! Le système de recherche actuel est tout à fait inadapté pour ces questions. Il faut de la recherche fondamentale, mais qui permette à tous ceux qui sont le plus impactés par la mutation de s'orienter et de récupérer leur puissance d'agir. Cela demande une tout autre organisation et, surtout, une tout autre manière d'évaluer les travaux.

Il y a en France une prolifération d'excellents jeunes chercheurs et chercheuses, mais sans poste. Il faut organiser l'université autrement, pour aborder ces questions qui exigent de collaborer avec les sciences naturelles, les arts, le droit, les humanités. Ce n'est pas facile, mais indispensable si on veut avancer.

**Pourquoi l'écologie politique oscille-t-elle, selon vous, entre la panique, le moralisme et l'ennui ? Est-ce parce que les écologistes sont largement absents de la scène artistique et culturelle ?**

Je pense que c'est lié, en effet. L'art écologique, sauf rare exception, est un mélange de moralisme et de bons sentiments. Alors que, au même moment, les écologistes sont pris entre des menaces en effet terrifiantes que déversent sur les populations les résultats des sciences naturelles. Du coup, nous ne sommes pas capables de métaboliser ces nouvelles terrifiantes. C'est cela, à mon avis, qui rend apathique, pour revenir à votre première question.

**N'est-ce pas afin d'introduire au changement de cosmologie qui est le nôtre et aux conditions d'habitabilité de cette nouvelle Terre que vous avez conçu ces deux expositions que sont « Critical Zones » et « Toi et moi, on ne vit pas sur la même planète » ? Que cherchez-vous à faire avec ces expériences de pensée ?**

Disons que « changement de cosmologie », cela permet de situer l'ampleur de la mutation en cours. Je prends cosmologie au sens des anthropologues, c'est un peu plus qu'une vision du monde. Nous étions dans un monde, qui avait telle et telle définition des êtres matériels, des humains, des animaux, des dieux, etc., et nous passons dans une autre, avec d'autres puissances d'agir offertes aux animaux, aux humains, aux objets et aux dieux. C'est surprenant. On panique un peu. Mais peu à peu, on s'oriente. On reprend pied.

Encore une fois, c'est une fiction mobilisatrice. L'avantage d'un tel récit, c'est qu'on peut en effet le mettre en scène, littéralement. Et c'est ce que j'ai effectivement pratiqué dans des expositions, des pièces de théâtre, des performances, etc., en faisant feu de tout bois. Cela permet de donner une prise pour les gens s'ils sont désorientés. Par exemple, à Taipei (Taiwan), avec Martin Guindard (une partie est au Centre Pompidou Metz), dire : « Vous et moi on ne vit pas sur la même planète », cela permet de scénariser les conflits qui sont en effet bel et bien des conflits de monde, des conflits de métaphysique.

**Et quelle place faites-vous aux inégalités sociales ?**

Quelle place je fais ? Vous moquez-vous : toutes les inégalités dites « sociales » sont des inégalités géosociales. Elles portent toutes sur les mêmes objets mais rematérialisées : habitat, nourriture, éducation, mobilité, travail, relations familiales, division des genres.

On n'arrête pas de faire un procès aux écologistes en leur disant : « Que faites-vous des problèmes sociaux ? » Mais qui définit ce qu'est un problème « social » ? Avant les féministes, « social » ne comprenait pas la question du genre. Avant les décoloniaux, « social » ne comprenait ni la race ni l'emprise coloniale.

Il est incroyable qu'on répète ce mantra sur « fin du monde fin du mois », alors que la définition de ce qu'est une inégalité « sociale » n'a jamais cessé de changer. Eh bien oui, le monde s'ajoute aux fins de mois, comme le genre, la race se sont ajoutés aux divisions sociales. Un jour il faudra penser à quitter le XX<sup>e</sup> siècle. Si la sociologie ne change pas, ce n'est pas ma faute. En prenant une définition appauvrie du « social », on arrive évidemment à considérer l'écologie comme « extérieure ».

**Mais l'écologie est, bien souvent, davantage une préoccupation de bobos que de « prosos ». Comment faire en sorte que les classes populaires rejoignent la classe écologique ?**

Cette opposition bobo-prolo est bien avantageuse pour la droite, qui se drape dans la défense de la classe ouvrière contre l'hégémonie prétendue des écoles ! Le fond de vérité de cette petite astuce c'est que, en effet, les intérêts de classe sont encore moulés selon les anciens sillons de la tradition productiviste. Du coup, il est assez facile d'utiliser l'ancienne lutte des classes pour la tourner contre les nouvelles. Cela dit, rien ne change plus rapidement que la définition des intérêts de classe.

LIRE LA SUITE PAGE 40

## LE VADE-MECUM DU PARTI TERRESTRE

LIVRE

**Un spectre hante l'Europe et le reste du monde : l'écologisme !**, écrivent les sociologues Bruno Latour et Nikolaj Schultz. Pourtant, leur ouvrage ne s'ouvre pas de manière aussi théâtrale que le *Manifeste du parti communiste* (1847) de Marx et Engels. Il n'en a pas la vocation, ni même l'ambition, mais il en reprend la dramatisation. Les conflits ne sont plus seulement sociaux, mais géosociaux, affirmé-ils.

À la lutte entre les bourgeois et les prolétaires se superpose celle des « extracteurs » et des « ravoueurs », écrivait déjà Bruno Latour dans *Où suis-je ?* (La Découverte, 186 pages, 15 euros), c'est-à-dire entre les extractivistes et toute une cohorte d'activistes.

La lutte des classes n'est plus aujourd'hui la même que celle des siècles passés. Nous avons changé de monde, nous n'habitons plus sur la même Terre. Nous ne vivons plus dans le monde dépeint par les Modernes, qui, du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, se projetaient dans un univers infini où le progrès illimité apporterait bonheur et prospérité.

Avec la crise climatique, nous redécouvrons la Terre, c'est-à-dire cette fine peau de quelques kilomètres d'épaisseur qui recouvre le globe terrestre et que certains scientifiques appellent la « zone critique » ou d'autres, « Gaïa », comme le physiologiste britannique James Lovelock ainsi que le philosophe Bruno Latour.

Une enveloppe, notamment composée d'atmosphère et d'océans, façonnée par l'ensemble des vivants et sur laquelle nous devons désormais « atterrir », au lieu de vivre hors-sol. « Nous ne sommes plus des humains dans la nature, mais des vi-

vants au milieu d'autres vivants », résume Bruno Latour et Nikolaj Schultz. Un changement de cosmologie illustré par l'épidémie de Covid-19 et qui donne, selon le philosophe Patrice Maniglier, une grande acuité à la pensée de Bruno Latour : « Ce n'est pas nous qui sommes devenus latouriens ; c'est notre temps » (*Le Philosophe, la Terre et le virus. Bruno Latour expliqué par l'actualité*, Les liens qui libèrent, 268 pages, 19 euros).

Autrefois, donc, les conflits se nouaient autour des rapports de production, entre ceux qui détenaient le capital et ceux qui vendaient leur force de travail. Or aujourd'hui « le système de production est devenu un système de destruction ».

Tous les rapports scientifiques en attestent : afin de continuer à vivre sur cette planète surchauffée, rongée par les zoonoses, ravagée par les torrents de boue et les incendies de forêt, nous devons changer de direction. Du logement à l'alimentation, de l'énergie à la mobilité, les conflits portent désormais sur les « conditions d'habitabilité ». C'est pourquoi « la production n'est plus notre seul horizon », expliquent Bruno Latour et Nikolaj Schultz.

**Rôle historique**

Une force politique peut porter ce combat, même si les auteurs reconnaissent qu'elle n'est, pour l'heure, qu'une fiction théorique : la « nouvelle classe écologique ». Comme les libéraux et les socialistes ont su le faire en leur temps, tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les écologistes pourraient assumer leur rôle historique, qui consiste ainsi à « maintenir les conditions d'habitabilité de la planète ».

Pour les capitalistes libéraux comme pour leurs principaux opposants, il fallait accroître la production, le civage se faisait sur la répartition et la distribution des richesses. Et les rares changements de propriétaires – entre bourgeois et prolétaires – n'empêchaient pas les « forces productives » d'épuiser la terre. Il fallait « aller de l'avant ».

Mais comment mobiliser « quand le mot d'ordre apparaît comme : "En arrière toute !" », se demandent les auteurs. Sans doute pas en étant « décroissant », car il faut maintenir le besoin et l'envie de prospérer. Encore moins en étant réactionnaires (« Le sol des réactionnaires est encore plus abstrait et stérile que celui des globalisateurs »).

Écologiser, cela consiste tout d'abord à « superposer le monde où l'on vit avec le monde dont on vit », disent les auteurs. Car les classes géosociales dessinent une tout autre cartographie : un pay-

san du Limousin est relié à l'Amazonie par le soja que son semencier importe du Brésil, un cadre urbain est dépendant des mines de lithium qui alimentent son vélo électrique. La notion de territoire a elle-même changé. C'est pourquoi l'écologisation s'affranchira des frontières et des États-nations.

La classe écologique doit donc prendre en charge les conditions d'habitabilité, et nouer de nouvelles alliances avec des univers sociaux qui lui semblaient éloignés. Chacun en a fait l'expérience. Que ce soit au sujet de la chasse, du véganisme ou des écolières, l'écologie divise les familles, les amis ou les collègues de travail. Mais elle relie aussi à d'autres mondes sociaux. C'est pourquoi il faut passer de la lutte des classes à la « lutte des classements ».

Puisque le communisme s'est échoué et que les élites libérales ont trahi, assurent Bruno Latour et Nicolas Schultz, les écologistes peuvent prendre le relais. Mais avec « fierté », précisent-ils. Or l'écologisme est souvent honteux. Et parfois même ennuyant et culpabilisant, estiment les auteurs : « L'écologie politique réussit l'exploit de paniquer les esprits et de les faire bâiller d'ennui ». Alors que la classe écologique peut être sûre d'elle-même, d'autant qu'elle est « plus rationnelle », n'hésitent-ils pas à affirmer. Il faut ainsi poursuivre le « processus de civilisation » analysé par le sociologue Norbert Elias, qui a étudié la façon dont la bourgeoisie avait supplanté l'aristocratie en Europe, en imposant non seulement un rapport de force, mais une culture.

On a parfois reproché à la nouvelle pensée écopolitique, et à Bruno Latour en particulier, de n'être pas assez « radicale ». Or Bruno Latour est sur ce point assez clair.

La classe écologique est « de gauche, et de gauche au carré ». Elle reprendrait même, « en l'impliquant, l'héritage de la gauche émancipatrice ». Car non seulement elle s'oppose à l'« économie » mais également au règne de la production. Le signe, macabre, de ce passage de témoin, en attesterait : « Les militants écologistes sont maintenant plus nombreux à se faire assassiner que les syndicalistes ».

A l'aide d'un nouveau matérialisme, non plus dialectique, mais que l'on pourrait qualifier de matérialisme écologique, cette nouvelle classe géosociale pourrait régénérer et réorienter cet idéal. Voici, en tout cas, même si « la vie politique est à son plus bas », un ouvrage destiné à reprendre fièrement ce combat. ■

N. T.



MÉMO SUR LA NOUVELLE CLASSE ÉCOLOGIQUE

de Bruno Latour et Nikolaj Schultz  
Les Empêcheurs de penser en rond, à paraître le 6 janvier 2022, 96 pages, 14 euros





«Flash Point», installation vidéo extraite de la série des «Timekeeper» (2018), de Sarah Sze, exposée dans «Critical Zones», conçue au ZKM, à Karlsruhe (Allemagne).  
TOBIAS WOOTTON - ZKM CENTER FOR ART AND MEDIA

«LES ÉLITES LIBÉRALES CROIENT TOUJOURS À L'IDÉE D'UNE PLANÈTE MODERNISÉE À L'ANCIENNE. ELLES ATTENDENT LA «REPRISE», QUI EST DEVENUE UNE SORTIE D'INVOCATION DU DIEU PROGRÈS»

SUITE DE LA PAGE 39

Dans tous les cas que nous étudions Nikolaj Schultz et moi, nous sommes frappés de voir à quelle vitesse les alliances s'inversent. A condition que les deux camps acceptent de définir précisément leurs attachements et donc leur territoire de vie, un écolo urbain voit dans son voisin chasseur un allié, un éleveur qui a comme ennemi les végétariens se trouve vite des ennemis communs, un ingénieur astucieux se trouve à l'aise avec un projet de transition dans sa ville et ainsi de suite.

D'ailleurs les «classes populaires» sont aussi difficiles à définir que les fameux «bobos». Ce qui manque, et j'en suis cruellement conscient, c'est la confrontation des intérêts, pour refondre les alliances. Mais pour cela, il faut inventer des dispositifs qui permettent enfin aux acteurs de définir leur territoire. C'est un énorme chantier, d'accord, mais il évolue vite, et on ne peut pas le réduire au cliché. De toute façon, c'est plutôt l'écologie qui rejoint les classes dites «populaires», après tout. Il s'agit bien de savoir, au fond, quel peuple nous voulons être sur quel genre de Terre. Voilà le niveau auquel il faut placer la question. N'oublions pas que le mot assez affreux «écologie» est là pour le mot «terrestre».

Alors, c'est quoi, précisément, la condition terrestre? Et qu'est-ce qu'une politique terrestre?

Il me semble que c'est la reprise de toutes les questions classiques du politique, à ceci près que l'horizon d'attente est complètement différent puisque c'est le maintien de l'habitabilité qui est premier, la production qui est seconde. Du coup, le voile de la définition économique des relations se lève, et

les choix sur les valeurs – pas sur les coûts! – passent au premier plan. Et surtout, la politique étrangère est bien différente puisque les intérêts ne coïncident pas avec les limites des Etats nationaux.

Ce qui était «externalisé», comme disent les économistes, est «internalisé». Par exemple, votre voiture électrique parisienne et le lithium extrait au Chili se trouvent en conflit. Toutes les notions comme celles d'international ou d'universel se trouvent rejouées. Et, en plus, les échelles diffèrent selon les sujets de conflit. Le climat n'a pas besoin des mêmes institutions que le lithium ou les marées vertes. Toute la politique se trouve, c'est ça la clé. Regardez l'ampleur des inventions institutionnelles pour tenter de tenir la température du globe dans certaines limites. C'est prodigieux.

Si de nouvelles alliances avec des «libéraux», ou même des «réactionnaires», se créent autour des questions d'habitabilité de la planète, pour quelles raisons la nouvelle classe écologique serait-elle, selon vous, nécessairement de gauche, et même de «gauche au carré»? Prenons un exemple, une rivière polluée peut être défendue aussi bien par un châte-lain, uniquement soucieux de préserver son patrimoine, que par des familles paupérisées qui en ont besoin pour se nourrir et s'abreuver; le combat pour la défense d'un territoire peut se faire au nom de «la nature qui se défend» – comme le disent les zadistes – aussi bien qu'au nom d'une «terre [qui] nement pas» – comme le soutiennent les pétainistes et les zemmouriens...

En bien justement, c'est cette répétition nouvelle des intérêts et des indignations à laquelle on assiste. Votre exemple montre bien qu'on passe d'une lutte de classes bien

définie à une lutte de classements, où les incertitudes sur qui est allié et qui est adversaire redeviennent mobiles. C'est ce qui se passe. La reterritorialisation est brutale et elle oblige à un discernement nouveau. Territoire est le terme critique qui oblige à tout repenser: appartenir à un territoire, oui, c'est une question très ancienne dans sa version disons réactionnaire, et très nouvelle dans sa version écologiste ou émancipatrice. Quel peuple, sur quelle Terre? Pourquoi c'est «de gauche», et même de gauche au carré, mais parce que l'ennemi fondamental est toujours le même, c'est la résistance universelle des sociétés contre l'«économisation» des relations entre les êtres humains ou non. Là, il y a une parfaite continuité. Gauche et droite se sont définies autour des questions de production. Il y a bien aussi une gauche et une droite sur les questions d'habitabilité. Mais les membres ne sont pas forcément les mêmes. Et les enjeux non plus. N'oublions pas que ceux qui parlent de retour à la nation, au sol, aux cultes des morts, etc. sont le plus souvent, en économie, des ultralibéraux acharnés.

On reproche parfois à l'anthropologie de la nature et à la nouvelle pensée du vivant d'être soit obscurantiste – ou anti-Lumières –, soit pas assez anticapitaliste. Comprenez-vous ces critiques?

Oui je les comprends, ce que ces gens critiquent avec raison, c'est que ce déluge de propos sur la nature manque de ressort politique, et c'est souvent vrai. Mais c'est mal visé, ce qui nous intéresse, c'est de poser la question de ce qu'est une vie bonne. Nous n'avons pas besoin qu'on vienne nous dire que nous sommes interconnectés avec les autres vivants, nous le savons bien! Il n'y a que ceux qui se sont crus modernes qui ont cru le contraire. La question politique, c'est

de discerner quelle composition de vivants est vivable, encore une fois au sens propre, et laquelle est invivable. Je ne vois pas en quoi être anticapitaliste qualifie mieux pour aborder ces questions que l'analyse méticuleuse des entremêlements avec des vivants bien spécifiques.

Selon vous, on ne comprend rien aux positions politiques actuelles si l'on ne donne pas une place centrale au climat. En quoi le nouveau régime climatique les modifie-t-elles?

Quand je dis «régime», c'est dans tous les sens du terme, au sens juridique, politique, artistique aussi bien que scientifique. Oui, je suis assez obstiné sur ce point, depuis 1991, après la chute du mur de Berlin, j'explique que le nouveau régime climatique, une nouvelle répartition disons des questions sociales et naturelles, pèse sur tout le reste et re-définit l'ensemble de nos attachements. C'est ça, n'avoir jamais été moderne.

Une notion a émergé lors de la primaire des Verts, avec la candidature de Sandrine Rousseau, celle d'«écoféminisme». Cette idée doit-elle imprégner la nouvelle classe écologique?

Ah oui, Rousseau avait un sacré punch! Les féministes ont montré le lien fort qui existe entre l'exclusion des femmes et la réduction de tous les liens à la seule économie. Par conséquent, oui, le retour de la question du genre, sous toutes les formes possibles, est la marque d'un doute généralisé sur les liens définis par la seule économie. D'ailleurs «les troubles dans le genre», pour employer une expression célèbre, sont devenus des troubles dans l'engendrement. D'où la sorte de panique des droites extrêmes. Parce que la question commune, au sens propre, c'est de savoir comment les sociétés vont continuer à exister. C'est ça, le basculement des questions de production vers les questions d'habitabilité.

Vous avez soutenu la candidature d'Eric Piolle lors de la primaire des Verts. La stratégie de conquête de l'Elysée par Yannick Jadot vous semble-t-elle pertinente? Et, plus généralement, comment percevez-vous cette élection?

Je ne suis pas pollitiste et je suis le premier à me méfier des intellectuels quand ils parlent de politique quotidienne! Les élections sont indispensables comme formation, comme recrutement, comme test pour les partis à venir. Mais comme le problème, c'est d'avoir derrière soi assez de gens qui soutiennent les mesures ou les programmes des partis qui arriveraient au pouvoir et qu'on est loin du compte en ce qui concerne la mutation écologique, je ne crois pas qu'il faille se faire trop d'illusions. Se trouver à l'Elysée sans trouper derrière soi et sans soutien populaire pour des mesures forcément impopulaires ne paraît pas crédible. C'est pourquoi il faut travailler aussi tout en bas, pour créer ces forces qui soutiendraient plus tard la quête du pouvoir. N'est pas Lénine qui veut...

«Un spectre hante l'Europe et le reste du monde: l'écologisme», écrivez-vous, transformant la formule de Marx et Engels: votre mémorandum est-il le manifeste des partis écologistes?

Ah non pas du tout, Nikolaï Schultz et moi, nous avons dressé la liste des points à discuter. C'est un mémo, pas du tout un essai et surtout pas un manifeste. Tout est à travailler. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS TRUONG

## Deux expositions qui font entrer «Gaïa» dans l'art contemporain

COMMENT EXPOSER la pensée?

De quelle façon une installation d'art contemporain peut-elle réfléchir la nouvelle cosmologie dans laquelle nous nous situons aujourd'hui? Comment donner une forme sensible à «Gaïa», cette nouvelle Terre qui, selon le philosophe Bruno Latour, est désormais la nôtre et sur laquelle nous sommes confinés depuis la sortie de la croyance en la Modernité?

Bruno Latour s'y est attelé pour la Biennale de Taipei 2020, intitulée «Toi et moi, on ne vit pas sur la même planète», dont on peut voir une version réduite et remaniée au centre Pompidou-Metz. Parce que «la signification du préfixe «géo» a complètement changé», écrit-il, Bruno Latour a imaginé, avec Martin Guinard et Eva Lin, les deux autres commissaires de l'exposition, une déambulation sur trois planètes différentes.

Tout d'abord, le public se pose sur la «planète globalisation», régie par les lois du marché, où la Terre est envisagée comme une ressource illimitée. On peut ainsi tourner autour des sculptures aléatoires de l'artiste congolais Jean Katambayi Mukendi, assemblages de fournitures de bureau et de cartons d'emballage récupérés dans sa ville natale, Lubumbashi, touchée par des coupures de courant alors qu'elle est tournée vers l'extraction du cuivre nécessaire aux circuits électriques.

Où être saisi par la tapisserie du plasticien mexicain Antonio Vega Macotella qui représente un paysage incendié de l'ère de l'anthropocène, au sein duquel s'est glissée, dans la trame des mailles du tissage noir et blanc, une liste confidentielle de fraudeurs fiscaux.

Le visiteur traverse ensuite la «planète sécurité», notamment

marquée par une installation sémiotique et politique éclairante de Jonas Staal. L'artiste néerlandais a visionné tous les films de propagande de Steve Bannon, réalisés avant qu'il ne devienne le chef de la stratégie de Donald Trump à la Maison Blanche.

Dans un jeu de miroirs entre écrans vidéo, Jonas Staal met au jour la grammaire visuelle du propagandiste de l'ultradroite américaine qui déplore le prétendu déclin de l'Occident et la supposée emprise du marxisme culturel à coup d'images de squales effrayants, d'effondrements d'immeubles, de catastrophes, de cataclysmes, d'avalanches et d'ouragans. Une «réurrence de tropes visuels» au sein du «cinéma cinétique» de Bannon qui permet également de comprendre comment ce suprémaciste

accompagne, en 1993, le projet

fou, désormais abandonné, d'un écosystème fermé de plus d'un hectare installé à Oracle, en Arizona, artificiellement maintenu sous cloche.

«Planète exit»

Car une partie des élites mondialisées, tel le milliardaire Elon Musk, qui rêve de coloniser Mars, cherche à quitter un monde surchauffé en se réfugiant sur la «planète exit». Puisqu'il faudrait épurer les ressources de plusieurs Terres pour vivre «à l'américaine» sur la planète globalisée, ériger d'impossibles frontières afin de se replier à l'intérieur de la «planète sécurité», et que la «planète exit» est «chimérique», il convient d'attirer sur notre Terre.

Une Terre que Bruno Latour, à la suite du physiologiste anglais James Lovelock et de la microbiologiste américaine Lynn Margulis,

nomme «Gaïa». Et que certains scientifiques appellent «zone critique», à l'image de cette autre exposition, «Critical Zones», conçue au ZKM, à Karlsruhe (Allemagne), jusqu'au 9 janvier 2022, par Bruno Latour et l'artiste Peter Weibel, également directeur de ce lieu artistique et scientifique unique. Une impressionnante «exposition de pensée», comme les deux complices aiment dire, qui dessine l'horizon d'une politique de la Terre, des carnets du naturaliste Alexander von Humboldt aux scintillements cosmiques des sculptures de l'artiste américaine Sarah Sze, dont l'infinité subtilité des mobiles numériques bricolés fait plonger le spectateur dans la pluralité de mondes encastés.

Ceux qui s'attendraient à une simple illustration de la philosophie de Bruno Latour,

à une déclinaison de sa sociologie ou encore à une entrée pédagogique dans sa pensée seront peut-être un peu désarçonnés. Car «Critical Zones» et «Toi et moi, on ne vit pas sur la même planète» sont bien autre chose, «c'est une manière de traiter un problème philosophique par d'autres médiums que l'écriture», explique Bruno Latour, une façon sensible de décrire un changement de monde, d'atterrissage sur une nouvelle Terre et les chemins qu'il est possible d'emprunter afin de sortir de l'état de guerre planétaire. ■ N. T.

Critical Zones, au ZKM, à Karlsruhe (Allemagne), jusqu'au 9 janvier 2022. Toi et moi, on ne vit pas sur la même planète, au Centre Pompidou-Metz, jusqu'au 4 avril 2022.